



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

Les Livres de l'Inde : une littérature étrangère en France au XIX^e siècle / Claudine Le Blanc
éd. Presses Sorbonne nouvelle, 2014
cote : 60.278

Dans cette étude fouillée et érudite, en comparatiste avisée, Claudine le Blanc précise au préalable ce qu'est une littérature étrangère : « Une donnée en même temps qu'une construction. Il est sans doute éclairant pour le lecteur d'aujourd'hui de revenir sur l'expérience de lecteur tous azimuts du XIX^e en conjurant par la profondeur du temps, les effrois de l'espace ». Elle préfère d'ailleurs parler plutôt « d'une expérience de l'altérité ou de comparatisme littéraire ». Mais comment, en Occident, la réception de cette littérature de l'Inde s'est-elle opérée, avec aussi les contraintes de la traduction du sanscrit « langue sacrée » en anglais puis en français ?

A partir de 1788, les travaux des *Asiatic Researches* de Calcutta y ont contribué. C'est une pièce quasi cristalline de Kalidasa qui a été préférée au « foisonnant *Mahâbarâtha* » ou au *Ramayana*, traduit en français seulement de 1854 à 1858, pour servir à la démonstration. Ecrite par Kalidasa au VI^e siècle, *Shakuntala* est « l'idylle bucolique dans une jungle parfumée, parmi les antilopes, de la fille d'une nymphe élevée par un ermite, avec un roi chasseur; revenu dans son palais, il l'oubliera ». Protégée par les divinités, elle élèvera son enfant; revenu à lui, soudain hanté par la sensualité de leur union, désespéré d'avoir perdu Shakuntala, il la suppliera de revenir vers lui.

Révélee à l'Europe en 1803, la tendre et sensuelle héroïne exercera sa séduction comme la description de la nature foisonnante de l'Inde. Goethe en fut inspiré pour son prologue de *Faust* et il estimera que la traduction française était la marque du plus grand génie de la langue ». L'orientaliste Antoine-Léonard Chézy (1774-1832) décrira ainsi Shakuntala « vêtue d'une robe d'écorce d'arbre qu'elle écartait de ses seins qu'elle écrasait ». Ce qui explique que Novalis ait fait d'elle « sa fiancée » ... Pour la représentation de la pièce donnée dans la version anglaise de W. Jones, il fut procédé d'ailleurs à des censures afin de ne pas choquer « les ladies » bien qu'on comparât Kalidas à Shakespeare.

En France, il le fut au Virgile des Bucoliques, « jugé plus pastoral que la Bible, plus pathétique qu'Eschyle et plus tendre que Racine » et ses contes furent placés sur le même rang que *L'Art d'aimer* d'Ovide tandis que pour la profondeur philosophique de sa poésie, il



Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](#) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](#).

Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

méritait l'estime des précieuses amies de la marquise de Rambouillet. Il s'agit certes d'une comparaison qui date du XIX^e siècle, décriée ensuite, convient l'auteur, mais qui correspond au désir de faire admettre la littérature indienne, en lui ôtant son côté obscur, hermétique. Ce qui ne s'avéra pas évident pour tous : certes Gérard de Nerval s'inspirera pour sa pièce, représentée à l'Odéon en 1850, *Le chariot d'enfant*, du *Chariot de terre-cuite* de Kalidasa représentée à l'Odéon en 1850. Les contes de l'Indien seront la matrice des *Contes Lorrains*, et dans *Le Mal-Aimé* d'Apollinaire affleure la tristesse du roi Doushmanta. Lamartine consacra des centaines de pages à Shakuntala. Chateaubriand dans son *Essai sur les révolutions* estima que « la place du sanscrit, langue sacrée, qui venait d'être révélée au monde, montrait la puissance et la philosophie des Anglais qui avaient fait à l'Art un présent inestimable ». Dans *Le Génie du christianisme*, il fait du poète l'égal d'Ossian.

Pour les Allemands, « il y eut une cristallisation sur une poésie qui devint un royaume avec Herder et Schlegel : « Les romantiques allemands se virent en héritiers des Indiens originels avec l'espoir d'une autre Renaissance, celle là latine et française, moins philosophique qu'existentielle ». « On parla de l'origine indienne du roman grec » (Félix Lacôte).

« Plus que toute autre, la littérature indienne au XIX^e siècle fut comparée. Ce qui signifie aussi qu'elle fut l'objet d'une réception à l'interdisciplinarité remarquable ». Au point de devenir une littérature rêvée, une littérature d'origine, l'idéal de la littérature ». Avec des bémols : Lamartine qui en avait fait la première des littératures, par un subit retournement, convint « d'une conception illusoire de l'Orient comme origine universelle des langues, de la religion, vite dissipée ». Plus immédiatement, Victor Hugo lorsqu'on lui avait reproché d'avoir dédaigné d'introduire cette littérature dans *Le Livre des génies*, s'était insurgé contre cet engouement : « Je suis un Latin, j'aime le soleil! ». Ernest Renan estimait qu'il s'agissait d'une littérature curieuse mais de second ordre entre les grandes littératures du monde (in *Rapport sur les activités de la Société Asiatique* 1877).

Pourtant l'entraînement persistait après les traductions des Vedas et de la *Bhagavat Gita*. Leconte de L'Isle, le chef des Parnassiens fut même surnommé le grand « Bhagavat » et Alphonse Daudet raconte une de ses soirées littéraires : « le dessert venu, on récitait un poème indien ... l'enthousiasme était tel que la salle du fond croulait et que l'on montait sur les tables! » On se souvient qu'il doit à l'Inde, parmi ses plus belles poésies *Surya* et le terrible *Poème védique pour les morts* ... Mais Sylvain Lévi, orientaliste reconnu, mettait les choses à leur place : « L'Inde à la mode fut le tableau d'une Inde sans suite et sans histoire, dont les figures sont de pâles fantômes auxquels l'érudition est venue donner chair ». La réception de la culture indienne ne fut pas plus aisée un siècle plus tard, à notre avis, car nous avons appris qu'Octavio Paz eut la même réaction que Victor Hugo : Le futur prix Nobel de littérature, nommé diplomate en Inde par le gouvernement argentin, s'effarouchait des « monstres indiens de la mythologie, si loin de la Grèce pure et transparente » (in *Octavio Paz et l'Inde*. Hervé-Pierre Lambert, Garnier 2013). Par son oubli des hécatonchires, cyclopes et autres Gorgones, il démontrait qu'il s'agissait aussi d'une Grèce imaginaire!

« Les lettres indiennes ont pour une part disparu parce qu'elles étaient une invention que l'Occident a rêvée et assumée autrement que par un savoir prétendument objectif».



Académie des sciences d'outre-mer

L'auteur nuance quelque peu son propos : « Il s'agit de lectures souvent dépassées que celles du XIX^e siècle mais qui mettent en perspective celle que nous faisons aujourd'hui de littératures que nous n'appelons plus étrangères ». « Question de goût » pour Claudine Le Blanc.

Annie Krieger-Krynicky